

Le patrimoine de l'Imprimerie nationale en danger

par Jacques André

Avec le démantèlement de l'Imprimerie nationale, le patrimoine typographique mondial est menacé. Une pétition a été lancée pour empêcher cette destruction.

Depuis sa fondation

par Richelieu en 1640, l'Imprimerie Royale, devenue Républicaine, Impériale puis nationale, a fonctionné avec le procédé de Gutenberg : la composition par des caractères mobiles en plomb. Ces caractères, petits parallélépipèdes, pas plus gros souvent qu'une allumette, sont obtenus un par un par coulage de plomb fondu dans une matrice offrant ce caractère en creux. Cette matrice en cuivre, elle, a été obtenue par la frappe d'un poinçon en acier. Reste alors à créer ce poinçon, pièce unique qui servira à frapper plusieurs fois une matrice, chacune servant à mouler des milliers de ce même caractère en plomb. Il fallait un poinçon par lettre pour une taille donnée (on dit un corps), pour un style donné (italique ou romain), pour une famille donnée (aujourd'hui on dirait Times ou Palatino), etc. Soit des milliers pour une « fonte ». Cette chaîne (figures 1 et 2) n'a pratiquement pas évolué (à quelques détails techniques près) depuis Guten-

Jacques André <Jacques.Andre@irisa.fr> est directeur de recherche à l'Institut national de Recherche en Informatique et en Automatique (Inria-Rennes). Il a notamment dirigé le projet européen Didot d'enseignement de la typographie numérique.

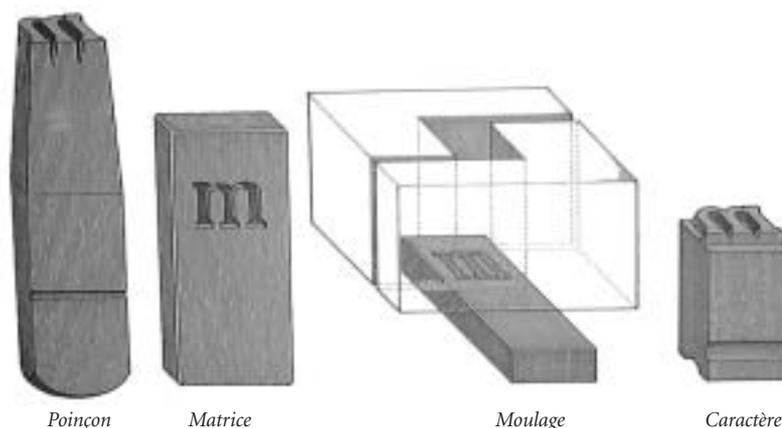


Figure 1. Chaîne de fabrication d'un caractère en plomb

berg. C'est ici que s'exprime tout l'art du créateur de caractères qui doit, en sculptant chaque poinçon à l'aide de limes et gorges, donner la forme voulue au caractère, mais aussi prévoir les blancs autour de façon qu'une fois imprimée chaque lettre soit correctement alignée et espacée.

Richelieu et tous les directeurs successifs de cette imprimerie d'État ont compris l'importance extraordinaire de ces poinçons. Aussi, dès sa création, l'Imprimerie a été dotée d'un Cabinet des poinçons, le Saint des Saints où l'on taillait, frappait, réparait ces poinçons dont on a peu à peu augmenté la collection. À côté des diverses lettres latines (elles-mêmes évoluant dans le temps, des *Garamond* précieux aux *Didot* napoléoniens, en passant par les austères *Romains du roi*), le

Cabinet s'est peu à peu enrichi au point de disposer d'une collection quasi complète de tous les caractères du monde antique ou moderne : birman de l'Inde orientale gravé en 1787, cyprite du VI^e siècle av. J.-C., ninitive du temps d'Assurbanipal et bien sûr les caractères hébreux, chinois ou tiffnaghés, etc.

Alors, en marge de son rôle d'imprimerie des documents officiels de l'État, l'IN est devenue l'imprimerie du monde savant, assurant des publications régulières comme la *Revue des Études Slaves*, le *Journal Asiatique* ou le *Corpus* et des livres en petit tirage « en cinq ou six cents exemplaires qui, souvent par don, se répandent à travers le monde, diffusant en même temps, et en de hauts lieux, une gloire et un travail français » tels que les *Œuvres*



Figure 2. À droite, poinçon d'un M cursif, en haut la matrice après frappe et, en bas, le caractère moulé dans cette matrice. Les doigts donnent l'échelle (il s'agit donc d'un M de très gros corps)

complètes de Buffon, le *Dictionnaire Chinois-Latin-Français* de Guignes, les *Fables* de Bidpai, voire la fameuse *Imitation de Jésus-Christ* jamais égalée sur le plan technique. Ouvrages conservés dans une bibliothèque dont on imagine la valeur...

Symbiose entre un centre de recherche culturelle artistique et un outil de production, le rôle du Cabinet des poinçons et de ce qui tourne autour (la fonderie, les presses anciennes, l'atelier de reliure, la bibliothèque, etc.) est cependant mal perçu et dès le début du XVIII^e siècle, des projets de musée de la typographie (Firmin Didot), ou de conservatoire typographique (Lahure, 1902), etc. sont lancés; en vain. En 1950 le directeur de l'IN milite pour la création (hors de l'IN mais en étant son émanation) d'un musée de l'écriture présentant les poinçons. Ce musée aurait été associé à l'atelier des livres d'art, à un centre d'exposition et à un centre de formation. Projet abandonné faute de locaux, mais le rôle de musée du Cabinet se renforce. Outre le classement en 1946 de 250 000 poinçons (les plus petits monuments historiques avec leurs quelques millimètres) l'IN obtient ensuite celui de presses, de livres, etc. Durant toute la fin du XX^e siècle, il acquiert (legs mais aussi achats) et fait classer des collections entières de poin-

çons, bois gravés, fers à dorer etc. pour en faire la plus grande collection du monde (celle de Vienne ayant disparu dans un incendie).

Vers 1950, deux Français inventent la photocomposition ce qui condamne en quelques dizaines d'années le caractère en plomb, remplacé d'abord par des films photographiques puis par des fichiers informatiques. L'IN, comme elle l'avait fait au début du siècle en adoptant la composition mécanique (linotypie et monotypie), se met bien à ces nouvelles techniques. Pourtant, elle rate complètement l'intégration de son centre de création typographique à ces technologies. Le Cabinet des poinçons n'a plus aucune utilité puisqu'on n'utilise plus de plombs (sauf pour l'édition d'art, malgré tout marginale et en tout cas pas assez reconnue puisque l'on n'a pas formé de nouveaux maîtres graveurs ou fondeurs). L'IN ne comprend pas qu'en deçà de la technologie, il y a toujours le savoir typographique et confine le Cabinet dans une tour d'ivoire. L'IN se tient nettement en dehors du mouvement mondial de la typographie numérique: ce n'est que récemment que des caractères ont été numérisés (mais non commercialisés). Sa connaissance du monde de la lettre et des écritures mondiales n'a pas été transmise

et on ose se plaindre maintenant que des projets internationaux comme Unicode, dont l'IN est complètement absente, proposent une « casse » de tous les caractères du monde sans tenir compte des usages de la typographie française ni de ceux de langues anciennes ou asiatiques que l'IN connaissait bien... Le Cabinet apparaît comme une verrue inutile de l'imprimerie et une danseuse du ministère des finances qui, aujourd'hui, en a la tutelle sans en avoir la compétence culturelle.

On apprend en 2004 que le site, à Paris, est vendu et va être rasé (sauf la façade) dès le printemps 2005. À ce jour, on ne sait toujours pas quel est le sort de son Cabinet. Seule certitude, on y prépare des caisses, sans doute pour les stocker définitivement. Ce serait l'enterrement de ce patrimoine, de ses collections bien sûr mais, bien plus grave et indissociable, de la compétence, du savoir-faire. Bien au-delà d'un simple sauvetage, c'est l'occasion de reprendre ce vieux projet de conservatoire de la typographie, lieu pluridisciplinaire d'exposition, d'édition, de formation et de recherche.

Il ne reste plus que quelques mois pour empêcher un naufrage programmé. Une pétition a été lancée pour qu'une solution soit trouvée. Signez-la sur le site Internet www.garamonpatrimoine.org ●